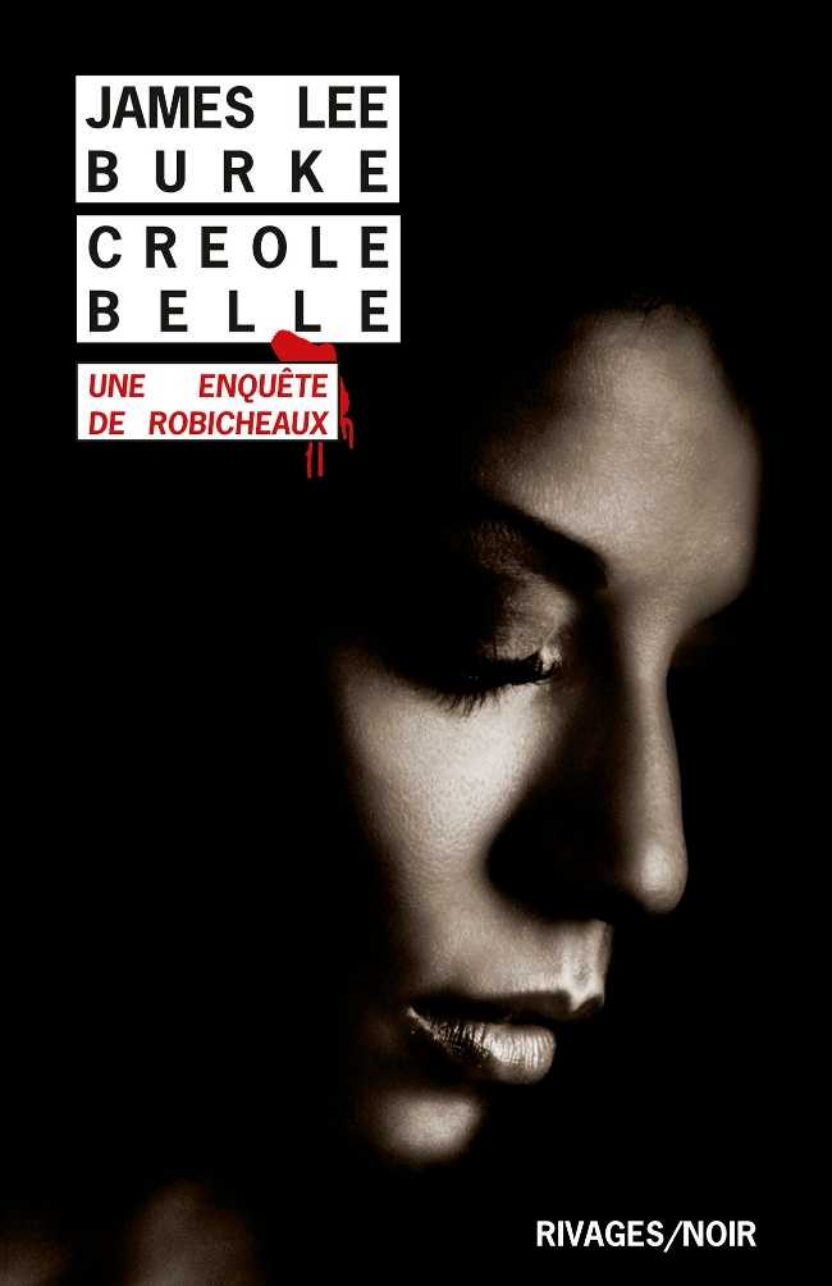


JAMES LEE
BURKE

CREOLE
BELLE

UNE ENQUÊTE
DE ROBICHEAUX



RIVAGES/NOIR

Dave Robicheaux se remet de ses blessures dans une unité de soins de La Nouvelle-Orléans lorsqu'il reçoit la visite d'une jeune femme, Tee Jolie Melton. Cette dernière lui laisse sur un iPod le blues « My Creole Belle », qui finit par l'obséder. Mais dans cette atmosphère languissante baignée de morphine, et avec tous les démons qui plus que jamais l'accompagnent, Dave nourrit des doutes : sa rencontre avec Tee Jolie est-elle bien réelle ou l'a-t-il rêvée ? Car Tee Jolie est censée avoir disparu depuis des mois. Aussi, lorsque sa jeune sœur Blue est retrouvée morte, il décide de partir à sa recherche. Une enquête éprouvante, au point que Clete Purcel, lui-même à la limite de la rupture, se met à craindre pour la santé mentale de son vieil ami.

« À l'image des derniers enregistrements de Johnny Cash - crépusculaires -, l'œuvre de James Lee Burke semble s'obscurcir, roman après roman, pour en devenir plus sublime encore. »

Le Figaro magazine

Du même auteur
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

La Pluie de néon
Prisonniers du ciel
Black Cherry Blues
Une tache sur l'éternité
Une saison pour la peur
Dans la brume électrique avec les morts confédérés
Dixie City
Le Brasier de l'ange
Cadillac Juke-Box
Sunset Limited
Purple Cane Road
Jolie Blon's Bounce
Dernier tramway pour les Champs-Élysées
L'Emblème du croisé
La Descente de Pégase
La Nuit la plus longue
Swan Peak
L'Arc-en-ciel de verre
Creole Belle
Lumière du monde

Série Billy Bob Holland

Déposer glaive et bouclier
Texas Forever
La Rose du Cimarron
Heartwood
Bitterroot
Dieux de la pluie

Autres ouvrages

La Moitié du Paradis
Vers une aube radieuse
Le Bagnard
Le Boogie des rêves perdus
Jésus prend la mer

James Lee Burke

Creole Belle

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christophe Mercier

*Collection dirigée
par François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *Creole Belle*
(Simon & Schuster, New York)

© James Lee Burke, 2012
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2014
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3434-6

*À la mémoire de Michael Pinkston,
Martha Hall et David Thompson*

1

Pour tout le monde, c'était encore l'automne, un automne marqué par la fraîcheur des nuits et les vestiges vert doré de l'été. Pour moi, au sud de la Louisiane, dans le Garden District de La Nouvelle-Orléans, les marécages s'étendant à l'infini devant la fenêtre de ma chambre d'hôpital étaient entrés dans l'hiver, un hiver caractérisé par des bois ravagés, desséchés et couverts d'un filet de feuilles grises et de pampres morts entortillés autour des arbres, aussi serrés que de la corde.

Ceux qui ont connu une telle expérience ne trouveront pas ma description exagérée, ni même de nature métaphorique. Un rêve sous morphine n'a ni murs, ni sol, ni plafond. Le sommeil qu'il procure est comme un bain chaud, libéré de tout souci de la mortalité, de la souffrance, des souvenirs du passé. Morphée nous permet aussi de voir à travers un troisième œil dont nous ne connaissons pas l'existence. Ses desservants voient à travers le temps, et deviennent partie prenante d'événements grandioses qu'ils ne croyaient accessibles que dans les livres et les films historiques. Un jour, j'ai vu une montgolfière rompre ses amarres dans Audubon Park, un soldat en uniforme actionnant une clef télégraphique à l'intérieur de la nacelle d'osier tandis que, en dessous, d'autres membres du Signal

Corps¹ Confédéré partageaient des sandwiches et buvaient du café dans des gobelets d'étain, tous aussi imposants et raides que des silhouettes sur une photo sépia.

Je considère sans aucun romantisme mon séjour dans le service de convalescence de St. Charles Avenue, sur les hauteurs de La Nouvelle-Orléans. Tandis que je regardais le magnifique tramway vert brinquebaler sur la voie médiane, la brume du fleuve sortant des chênes par bouffées, le néon rose et violet du drugstore Katz & Besthoff aussi effervescent que les tentacules de fumée qui s'élèvent en tortillons d'une grenade à main, je compris, avec un coup au cœur, qu'en réalité le drugstore Katz & Besthoff, et les carrioles de *sno'ball*² sur St. Charles, surmontées d'une ombrelle, et la gaieté de la ville, digne d'une comédie musicale, étaient depuis longtemps englouties dans l'Histoire, et que, quelque part à la limite de mon champ de vision, m'attendait le commencement d'un hiver sans fin.

Le fait que je sois croyant n'atténue en rien l'inquiétude que j'ai connue en ces instants. J'avais l'impression qu'un soleil brûlant trouait le ciel, le noircissait et le faisait s'effondrer comme une feuille de papier carbone géante qui se froisse et se recroqueville soudain sur elle-même, et je n'avais pas la possibilité d'inverser le processus. Je sentais qu'une grande obscurité s'étendait sur la terre, un peu comme de l'encre qui se répand sur une carte topographique.

Il y a bien des années, alors que je me remettais de blessures reçues dans un pays du Sud-Est asiatique, un

1. Corps de l'armée américaine, créé en 1860, chargé des communications.

2. Carrioles décorées dans lesquelles sont vendues les « snow balls », boules de glace parfumées très populaires en Louisiane.

psychiatre de l'armée m'avait dit que les rêves sous morphine suscitent ce qu'il appelait un « cauchemar de destruction du monde », qui trouve ses origines dans l'enfance et dans la dissolution du noyau familial. C'était un scientifique, un savant, et je n'ai pas discuté avec lui. Même la nuit, alors que j'étais allongé sur une couchette d'un navire-hôpital, loin des zones de feu et du bruit des ceintures de munitions qui éclatent sous une paillote incendiée, je ne discutais pas. Pas plus que je ne contestais les certitudes du psychiatre quand des membres disparus de mon escadron me parlaient à travers la pluie, et qu'une sirène aux traits asiatiques me faisait signe depuis une grotte de corail décorée d'éventails roses, les hanches ornées de pièces jaunes, la bouche entrouverte, ses seins nus aussi colorés que l'intérieur d'une conque.

Les adeptes de Morphée constituent vraiment une étrange communauté, qui exige de ses membres qu'ils s'installent dans un pays où l'improbable devient chose courante. Quoi que je puisse faire, aussi souvent que je m'évade par la fenêtre dans la brume le long de St. Charles Avenue, pour retourner dans une époque où il y avait des orchestres de jazz sur les toits et où les tramways d'origine étaient remplis d'hommes en chapeaux melons et de femmes à ombrelles, le pourtour d'un gris aqueux d'une planète anéantie était toujours là – inexorable et corrompu, un endroit où la mousse et la rouille accomplissent leur œuvre destructrice, où les voleurs s'introduisent par effraction et commettent leurs forfaits.

Tôt le vendredi matin, j'ai demandé au garçon de salle noir d'ouvrir mes fenêtres. Ça allait à l'encontre du règlement, mais le garçon était un vieil homme gentil qui, après l'effondrement des digues, lors de l'ouragan Katrina, avait passé cinq jours perché sur un

toit, et ne se souciait pas plus que ça des autorités. Les fenêtres montaient jusqu'au plafond ; elles étaient munies de persiennes ventilées vertes fermées pendant la chaleur du jour, afin de filtrer les rayons du soleil. Le garçon a ouvert à la fois les fenêtres et les persiennes, et laissé entrer l'odeur nocturne de roses, de camélias, de magnolias et de brume de pluie soufflée à travers les arbres. L'air sentait comme le Bayou Teche au printemps, quand les poissons fraient parmi les jacinthes d'eau et que les grenouilles coassent dans les joncs et les cyprès engloutis. Il sentait comme devait sentir la terre aux premiers jours de la Création, avant que des traces de pieds à cinq orteils n'apparaissent le long de la rivière.

Le Noir a ouvert les fenêtres. C'est du moins ce que je pense. Aujourd'hui encore, je ne suis pas certain de ce que j'ai dit, de ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu cette nuit-là. Comme un alcoolique qui redoute à la fois ses souvenirs et ses rêves, je me méfiais de mes perceptions, moins à cause de la crainte qu'elles ne fussent des illusions qu'en raison de la certitude qu'elles étaient réelles.

Quand le Noir eut quitté la pièce, j'ai tourné la tête sur mon oreiller et regardé en face une fille cajun qui s'appelait Tee Jolie Melton.

«Salut, monsieur Dave, dit-elle. J'ai appris la fusillade par les journaux. Et vous êtes passé à la télévision, aussi. Je savais pas que vous étiez à La Nouvelle-Orléans. Je suis désolée de voir que vous avez été touché à ce point. Quand vous dormiez, vous parliez français.

– Ça me fait plaisir de te voir, Tee Jolie. Comment es-tu entrée ?

– Par la porte de devant. Vous voulez que je revienne une autre fois ?

– Tu peux me donner un verre d'eau ?

– Je vais vous donner mieux que ça. Je vous ai apporté un Dr Pepper et un citron que j’ai tranché. Quand vous veniez au club, c’est toujours ce que vous preniez. Et je vous ai aussi apporté autre chose. Un iPod que j’ai rempli de musique. J’ai chargé *Beat me Daddy, Eight to the Bar*. Je sais que vous avez toujours aimé cette chanson. »

Elle avait les yeux bleu-vert, de longs cheveux couleur acajou avec des mèches dorées aussi claires que des boutons d’or. Elle était en partie indienne, en partie cajun et en partie noire, et appartenait à ce groupe ethnique que nous appelons Créoles, même si ce terme est inexact.

« Tu es la meilleure, dis-je.

– Vous vous rappelez, vous m’avez aidée, pour mon accident de voiture ? Vous avez été si gentil. Vous vous êtes occupé de tout. J’ai eu aucun ennui. »

Il ne s’agissait pas d’un accident de voiture. Dans mon souvenir, il s’agissait d’au moins *trois* accidents de voiture, mais je n’ai pas insisté. L’aspect le plus intéressant des accidents de voiture de Tee Jolie, c’était les explications écrites qu’elle en donnait. Si je me souviens bien, elle s’exprimait en ces termes :

« Je reculais quand ce lampadaire est venu de nulle part et s’est écrasé dans mon pare-chocs. »

« Je tournais à gauche, mais quelqu’un bloquait la voie, alors pour être polie j’ai mis mon clignotant de l’autre côté et j’ai coupé par le parking de l’école, mais je pouvais pas savoir qu’il y avait la chaîne au bout, parce qu’elle y est jamais à cette heure-là. »

« Quand la voiture s’est mise en marche arrière, M. Fontenot posait mes provisions sur le siège arrière et la poignée de la portière a accroché sa manche et l’a tiré sur la rue jusque dans la pompe à essence qui a explosé. J’ai essayé de lui faire du bouche-à-bouche mais il avait déjà avalé la grosse boule de chewing-gum

que le pompier a dû retirer avec ses doigts. Je crois que M. Fontenot a presque coupé un doigt du pompier et il a pas eu la politesse de s'excuser.»

Tee Jolie a préparé un verre de Dr Pepper avec des glaçons et une rondelle de citron, elle y a mis une paille et l'a approché de ma bouche. Elle portait un chemisier à manches longues avec des fleurs vertes et violettes. Sa jupe était bleu pâle, légère et plissée, et ses chaussures paraissaient minuscules. On aurait dit que Tee Jolie était faite pour un appareil photo ou une caméra, sa beauté naturelle du genre de celles qui exigent d'être admirées sur une scène, ou accrochées à un mur. Son visage était mince, ses yeux allongés et ses cheveux faisaient toujours des vagues, comme si on venait de les dénouer.

« Je me sens égoïste de venir ici, parce que c'est pas uniquement pour vous apporter un Dr Pepper et un iPod, dit-elle. Je suis venue vous demander quelque chose, mais je vais pas le faire maintenant.

– Tu peux me dire ce que tu veux, Tee Jolie, parce que je ne suis même pas certain que tu sois là. Je rêve jour et nuit à des gens qui sont morts depuis des années. Dans mes rêves, ils sont vivants, juste devant ma fenêtre, des soldats confédérés, des gens comme ça.

– Ils ont fait du chemin, hein ?

– C'est facile à dire, répondis-je. Ma femme et ma fille sont venues un peu plus tôt, et je sais qu'elles étaient réelles. Pour toi, je n'en suis pas sûr. Sans vouloir te vexer. C'est juste que ces temps-ci, c'est comme ça.

– Je sais une chose que je dois pas savoir, et ça me fait peur, monsieur Dave.»

Elle était assise, les chevilles rapprochées, les mains croisées sur les genoux. Je l'avais toujours vue comme plutôt grande, en particulier quand elle se

trouvait sur la scène du club de zydeco¹ où elle chantait, une guitare électrique rouge sang pendue à son cou. Maintenant, elle me paraissait plus petite que quelques instants plus tôt. Elle a levé les yeux sur moi. Elle avait un grain de beauté au coin de la bouche. J'ignorais ce qu'elle voulait m'entendre dire.

« Tu as été en contact avec des truands ? »

– Je les appellerais pas comme ça. Pourquoi vous m'demandez ça ?

– Parce que tu es une fille bien, et qu'il t'arrive de faire confiance à des gens à qui tu ne devrais pas faire confiance. Les femmes bien ont tendance à faire ça. C'est pour ça que beaucoup d'hommes ne les méritent pas.

– Votre père a été tué dans l'explosion d'un puits de pétrole, non ? Dans le Golfe, pendant que vous étiez au Vietnam ? C'est bien ça ?

– Oui, il travaillait sur les derricks. »

Comme c'est souvent le cas avec les Créoles et les Cajuns, le phrasé de Tee Jolie avait quelque chose de particulier. Elle ne respectait pas la syntaxe, et son vocabulaire était limité, mais en raison du rythme de sa parole et de son accent régional, elle était toujours agréable à entendre, une voix venue d'une époque plus civilisée, plus réservée, même quand il n'était pas agréable de se représenter ce dont elle parlait – ainsi, en ce moment même, la mort de mon père, Big Aldous.

« J'suis avec un homme. Il est séparé, mais pas divorcé. Un tas de gens savent son nom. Des gens connus viennent là où on habite. Je les entends parler de *centraliseurs*. Vous savez ce que c'est ? »

– On s'en sert dans les coffrages, sur les puits de forage.

1. Musique typique de Louisiane, avec des influences de jazz et de rhythm' n' blues.

– Un tas d’hommes a été tué parce qu’il y avait pas assez de ces *centraliseurs*, ou un truc comme ça.

– J’ai entendu parler de ça, Tee Jolie. Tout le monde est au courant. Tu ne devrais pas t’inquiéter parce que tu le sais.

– L’homme avec qui je suis fait parfois des affaires avec des gens dangereux.

– Tu devrais peut-être le quitter.

– On va se marier. Je vais avoir son bébé.»

J’ai fixé le verre de Dr Pepper glacé posé sur la table de nuit.

«Vous en voulez encore ? a-t-elle demandé.

– Oui, mais je peux le tenir moi-même.

– Mais quand vous bougez, je vois que vous avez mal.» Elle a approché de ma bouche le verre avec sa paille. «Ils vous ont fait vraiment mal, hein, monsieur Dave ?

– Ils ont bien visé.

– Ils ont tiré aussi sur votre ami, M. Clete ?

– Ils nous ont canardés tous les deux. Mais on les a tous laissés sur le carreau. Ils vont rester morts un moment.

– Tant mieux.»

Dehors, j’entendais la pluie et le vent dans les branches, qui éparpillaient sur le toit les feuilles des chênes et les aiguilles des pins.

«J’avais toujours ma musique et le morceau de terrain que mon père m’a laissé et ma sœur et ma maman, dit-elle. Je chantais avec BonSoir, Catin. J’ai été reine du Festival des écrevisses de Breaux Bridge. Quand je repense à ça, j’ai l’impression que ça fait pas deux ans, mais au moins dix. Beaucoup de choses peuvent changer en peu de temps, non ? Ma maman est morte. Maintenant, à St. Martinville, il y a plus que moi et ma tite sœur, Blue, et mon grand-père.

– Tu es une grande musicienne, et tu as une voix magnifique. Tu es quelqu'un de superbe, Tee Jolie.

– Quand vous parlez comme ça, ça me fait pas de bien. Non. Ça me rend triste.

– Pourquoi ?

– Il dit que je peux me faire avorter si je veux.

– C'est tout ce qu'il te propose ?

– Il a pas encore divorcé. C'est pas un mauvais homme. Vous le connaissez.

– Ne me dis pas son nom.

– Pourquoi ? »

Parce que je pourrais vouloir lui coller une balle entre les deux yeux, pensai-je.

« Ça ne me regarde pas, dis-je. Tu m'as vraiment fait cadeau de cet iPod ?

– Vous m'avez vue.

– Ces temps-ci, je ne me fie ni à mes yeux ni à mes oreilles. Je voudrais vraiment être persuadé que tu es réelle. Un iPod, c'est un cadeau trop cher.

– Pas pour moi. Il me donne beaucoup d'argent.

– Mon portefeuille est dans le tiroir de la table de nuit.

– Il faut que j'y aille, monsieur Dave.

– Prends l'argent.

– Non. J'espère que vous aimerez les chansons. J'en ai mis trois des miennes. J'en ai mis une de Taj Mahal, parce que je sais que vous l'aimez aussi.

– Tu es vraiment là ? »

Elle a posé la main sur mon front. « Vous êtes brûlant, vous », dit-elle.

Puis elle a disparu.

Neuf jours plus tard, un homme de grande taille vêtu d'une veste de coton, avec un nœud papillon et des chaussures cirées, les cheveux coupés de frais et un sac de toile à l'épaule, est entré dans la chambre. Il

a tiré une chaise près du lit et s'est fiché entre les lèvres une cigarette qu'il n'a pas allumée.

« Tu ne vas pas fumer ça ici, n'est-ce pas ? » ai-je demandé.

Il n'a pas pris la peine de répondre. Ses cheveux blonds étaient coiffés comme ceux d'un petit garçon. Il avait les yeux vert clair, plus brillants qu'ils n'auraient dû l'être, comme possédés. Il a posé son sac sur le sol, en a tiré des magazines et deux livres de la bibliothèque publique, une boîte de pralines, une brique de jus d'orange et un *Times-Picayune*. Quand il s'est penché, sa veste s'est entrouverte, révélant un holster de nylon et un .38 bleu foncé à la crosse blanche. Il a sorti du sac une pinte de vodka qu'il a décapsulée, et dont il a versé au moins dix centimètres dans la brique de jus d'orange.

« Il est bien tôt dans la journée », dis-je.

Il a écrasé dans la poubelle sa cigarette non allumée et a bu directement dans la brique, regardant les rossignols voler dans les chênes et la mousse espagnole frissonner dans la brise. « Si tu as envie que je te laisse, dis-le-moi, Big Mon.

– Tu sais bien que non.

– J'ai vu Molly et Alafair monter en voiture. Quand est-ce que tu rentres chez toi ?

– Dans une semaine, peut-être. Je me sens beaucoup mieux. Où étais-tu ?

– Je pourchassais une poignée d'évadés de conditionnelle. J'ai toujours des factures à payer. Je ne dors pas très bien. Je pense que le toubib m'a laissé un peu de plomb dans le corps. J'ai l'impression qu'il se déplace. »

Ses yeux étaient éclairés par une énergie maniaque dont je pensais qu'elle n'était pas due à l'alcool. Il n'arrêtait pas de déglutir et de s'éclaircir la gorge, comme si elle était encombrée par une plaque de

rouille. « Les truites mouchetées sont revenues. Il va falloir qu'on y aille. La Maison-Blanche affirme que le pétrole s'est dissipé. »

Il attendait que je réponde. Mais je n'ai rien dit.

« Tu n'y crois pas ? a-t-il insisté.

– La compagnie pétrolière dit la même chose. Tu les crois, *eux* ? »

Il a agité les doigts en regardant dans le vide, et j'ai compris qu'il avait en tête autre chose que l'explosion du puits de pétrole dans le Golfe. « Il est arrivé quelque chose ? demandai-je.

– Il y a deux soirs de ça, j'ai eu un accrochage avec Frankie Giacano. Tu te souviens de lui ? Autrefois, il faisait sauter des coffres avec son cousin Stevie Gee. Il descendait des verres avec des putes dans un rade de Decatur, et sans le faire exprès je lui ai marché sur le pied. Alors il me dit : “Salut, Clete. Content de te voir, même si tu viens sans doute de me casser deux orteils. Au moins, ça m'évite d'aller à ton bureau. Tu me dois deux plaques, plus les intérêts sur plus de vingt ans. Je sais pas à combien ça peut monter. Sans doute aussi haut que la dette nationale du Pakistan. T'as une calculette sur toi ?” »

Clete but une nouvelle gorgée de la brique, les yeux fixés sur les oiseaux qui frétilaient dans les arbres, déglutissant, ses joues se colorant comme elles le font toujours quand l'alcool passe directement dans son sang. Il a posé la brique de jus d'orange sur la table de nuit et ouvert grand les yeux. « Alors je lui ai dit : “Je suis en train de prendre une bière tranquillement, Frankie, et je m'excuse d'avoir marché sur la pointe de tes pompes. Il y a plus que les Ritals pour en porter encore des comme ça. Alors je vais m'asseoir dans le coin, me commander un *po'boy*¹, lire le journal et

1. Sandwich traditionnel de la Louisiane.

boire ma bière, et tu vas arrêter de m'emmerder. Compris ?”

«Alors, devant ses boudins, il me dit qu’il a ouvert un vieux coffre qui appartenait à son oncle Didi Gee, et qu’il a trouvé une reconnaissance que j’avais signée pour deux mille dollars, et que depuis toutes ces années les intérêts ont augmenté, et que maintenant je lui dois l’intérêt et le capital. Alors je lui dis : “Je crois qu’une espèce de maladie vénérienne t’est montée de l’entrejambe à la cervelle, Frankie. En plus, tu n’as pas la permission de m’appeler par mon prénom. Enfin, quand il est mort, ton oncle Didi Gee, ce gros sac de merde de baleine, me devait de l’argent, et pas le contraire.”

«Frankie me dit : “Si tu avais manifesté un peu plus de respect, j’aurais trouvé une solution. Mais je savais que tu réagirais comme ça. Et c’est pour ça que j’ai déjà revendu la créance à Bix Golightly. Au fait, jette un coup d’œil aux mots croisés de ton canard. Je les ai commencés ce matin, et j’ai pas trouvé de mot en treize lettres pour une maladie des glandes. Et voilà que t’arrives, et je trouve la solution. Le mot, c’est ‘éléphantiasis’. Et je plaisante pas. Tu peux vérifier.”

– Tu crois que quand il t’a dit qu’il avait vendu la reconnaissance à Golightly, il mentait ?

– Quelle importance ?

– Bix Golightly est un psychopathe.

– Ils le sont tous.

– Arrête de boire, Clete. Attends au moins l’après-midi.

– Quand tu étais accro, ça t’est arrivé d’arrêter de boire parce que quelqu’un te disait de le faire ?»

À l’extérieur, c’était l’été indien, et dans les chênes verts le soleil ressemblait à de la fumée d’or. À la base des troncs, les pétales des belles-de-nuit étaient ouverts dans l’ombre et des rossignols picoraient dans

l'herbe. C'était une belle matinée, pas faite pour être souillée et livrée au monde factice dans lequel Clete Purcel et moi avions passé la plus grande partie de nos vies d'adultes. «Laisse tomber, dis-je.

– Laisser tomber quoi ?

– L'égout dans lequel pataugent les gens comme Frankie Giacano et Bix Golightly.

– Il y a que les morts pour penser comme ça. Le reste d'entre nous doit faire avec.»

Comme je ne répondais pas, il a pris l'iPod et a cliqué dessus. Il a approché le casque de son oreille et a souri en reconnaissant le morceau. «C'est Will Bradley et Freddie Slack. Où tu as eu ça ?

– C'est Tee Jolie Melton qui me l'a passé.

– J'avais entendu dire qu'elle avait disparu, ou qu'elle était partie. Elle est venue te voir ?

– Il devait être 2 heures du matin, je me suis retourné sur mon oreiller et elle était là, assise sur la même chaise que toi.

– Elle travaille ici ?

– Pas à ma connaissance.

– Après 22 heures, cet endroit est aussi fermé qu'un couvent.

– Aide-moi à aller aux toilettes, tu veux bien ?» Il a reposé l'iPod sur la table de nuit et l'a regardé, le rythme entraînant de *Beat Me Daddy, Eight to the Bar* montant encore des oreillettes de mousse. «Ne me dis pas de trucs comme ça, Belle Mèche. Je ne suis pas d'humeur. Je ne veux plus entendre ce genre de discours.»

Il a pris la brique de jus d'orange et a bu une gorgée, fixant sur moi un œil unique, comme un cyclope à moitié ivre.

Clete avait deux bureaux de détective privé, l'un sur Main Street, à New Iberia, sur le bayou, l'autre à La

Nouvelle-Orléans, sur St. Ann, dans le Vieux Carré. Après Katrina, il avait acheté et restauré le bâtiment de St. Ann, dont il était auparavant locataire. Il était très fier d'habiter à l'étage, au-dessus de son bureau, avec, depuis son balcon, une jolie vue sur la cathédrale St. Louis et, au-delà, sur les chênes et le jardin vert sombre entouré d'une barrière. En tant que privé, il travaillait avec les prêteurs de caution et les avocats de probation, les femmes qui voulaient ruiner par un divorce leurs maris infidèles, et les cocus qui voulaient crucifier leurs femmes et leurs amants. À l'inverse, il se louait de façon quasi bénévole à des parents affligés dont les enfants disparus avaient été déclarés fugueurs, ou à des familles dont des membres avaient été expédiés en prison, parfois même dans le couloir de la mort.

Il était méprisé par un grand nombre de ses anciens collègues du NOPD et par les survivants de la Mafia. Il était aussi le fléau des compagnies d'assurances, en raison de la quantité de dommages matériels qu'il avait causés de Mobile à Beaumont. Il avait fui La Nouvelle-Orléans à la suite d'une inculpation pour meurtre après avoir abattu un témoin fédéral, et il avait combattu au Salvador, du côté des révolutionnaires. Il avait aussi été décoré de la Navy Cross, de la Silver Star et de deux Purple Heart. Lorsqu'un avion privé rempli de mafieux s'était écrasé sur le flanc d'une montagne dans l'ouest du Montana, la commission d'enquête du National Transportation Safety Board avait conclu que quelqu'un avait mis du sable dans les réservoirs d'essence. Clete avait jeté une valise dans le coffre de sa Caddy décapotable rouillée et s'était tiré de Polson, Montana, comme s'il avait le feu aux trousses. Du balcon d'une chambre d'hôtel, il avait laissé tomber tête la première dans une piscine un responsable corrompu du syndicat des camionneurs.

Dans les toilettes de l'aéroport de La Nouvelle-Orléans, il avait vidé un distributeur de savon liquide dans la gorge d'un homme de main. Il avait menotté un député ivre à une bouche d'incendie sur St. Charles Avenue. Il avait ouvert une lance à incendie sur un tueur à gages, dans le casino en bas de Canal Street, et l'avait expédié dans les toilettes tel un dégueulis humain. Sur le lac Pontchartrain, il avait démoli à la pelleuse la maison d'un gangster, abattant les murs, défonçant les sols, mettant les meubles en miettes, allant jusqu'à arracher les haies, les fleurs et les arbres, avant de les déverser dans la piscine, ainsi que les meubles de jardin.

Une journée moyenne dans la vie de Clete Purcel n'était pas très différente d'un astéroïde s'écrasant sur Lewittown.

Avec les pédophiles, les maquereaux, les trafiquants de drogue, les violeurs, il ne faisait pas de quartier, et ils le craignaient comme la colère de Dieu. Mais son rôle de *merry prankster*¹, de filou sorti du folklore, Clete devait en payer le prix. Un succube vivait dans sa poitrine, et ne lui laissait aucun répit. Il l'avait emporté avec lui depuis l'Irish Channel de La Nouvelle-Orléans jusqu'au Vietnam, aux bordels de Bangkok, aux ruelles du plaisir de Tokyo, et l'avait ramené avec lui. Dans l'esprit de Clete, il n'était pas digne de l'amour d'une femme bien, et il n'avait jamais été à la hauteur aux yeux de son père alcoolique, un laitier qui retournait sa colère et son mépris de soi-même contre son fils aîné perturbé et malheureux.

1. Allusion aux compagnons embarqués à travers les États-Unis dans un bus psychédélique conduit par Neil Cassady, l'ami de Kerouac, et dont l'histoire a été racontée par Tom Wolfe dans *Acid Test*.

Ses deux visiteurs avaient garé leur voiture sur Decatur et remonté à pied Pirates Alley, longé la petite librairie qui avait été autrefois l'appartement de William Faulkner, puis avaient gravi les marches de l'immeuble de Clete. Là, l'un d'eux avait violemment cogné à sa porte du plat de son poing.

C'était le soir, et Clete venait de se doucher après avoir passé une heure à soulever de la fonte près de son puits de pierre. Le ciel était mauve et rempli d'oiseaux, les bananiers de son jardin cliquetaient dans le vent qui soufflait du lac Pontchartrain. Il venait d'enfiler un pantalon propre, des chaussettes blanches, des sandales romaines et une chemise hawaïenne ; sa peau était encore luisante de la douche, ses cheveux humides et bien peignés ; il sifflotait et il lui tardait de s'asseoir à sa table au-dessus d'un bol de gombo aux écrevisses et d'une miche chaude de pain beurré. C'était le genre de soirée, en Louisiane, où le temps s'arrête, quand le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, s'unissent en un équinoxe si parfait, si exquis, si beau, que la mort de la lumière semble la violation d'un ordre divin. C'était une soirée magnifique, de toutes les façons possibles. Des musiciens ambulants jouaient sur Jackson Square, les beignets du Café du Monde embaumaient l'air, les nuages avaient des nervures, comme des bandes de feu au-dessus d'un ruban de lumière bleue toujours accroché en bas du ciel. Peut-être même serait-il possible d'aller dans un café et de croiser par hasard le sourire d'une belle femme. C'était une soirée qui aurait été sublime, sans la visite inattendue de Bix Golightly et du visage grêlé de Waylon Grimes, tueur à mi-temps et voyou à temps complet.

Clete ouvrit la porte. « C'est fermé pour aujourd'hui. Si vous voulez faire affaire avec moi, appelez mon bureau demain, et prenez un rendez-vous », dit-il.

Bix Golightly avait encore les épaules tombantes, la poitrine plate, les avant-bras musculeux et les cicatrices autour des yeux qui étaient sa marque de fabrique quand il boxait à Angola, brisant des nez, fendant des lèvres, faisant sauter des dents, et expédiant les dentiers de ses adversaires par-dessus le ring, dans le public. Son visage était osseux, l'arête de son nez tordue, ses cheveux ras, sa bouche comme une fente sinistre. Certains disaient que Bix prenait des amphétamines. D'autres disaient qu'il n'en avait pas besoin : il était sorti du ventre de sa mère avec une érection, et depuis il était en surmultipliée.

Trois minuscules larmes vertes étaient tatouées au coin de son œil droit. Une étoile rouge était tatouée sur sa gorge, juste sous la mâchoire. « Ça me fait plaisir de te voir aussi en forme, dit Bix. J'avais entendu dire que vous vous étiez fait tirer dessus, ton copain Robicheaux et toi. J'avais entendu dire aussi que tu avais descendu une dame. À moins que ce soit Robicheaux qui se soit fait la nana.

– C'était moi. Qu'est-ce que tu fous ici, Bix ?

– Frankie Gee t'a dit que j'avais racheté ta créance ?

– Ouais, je suis au courant. Sans vouloir te vexer, toute cette histoire de créance, c'est de la connerie. Je pense que Frankie t'a fait marcher. J'espère que tu ne l'as pas payée trop cher.

– Si c'est de la connerie, pourquoi tu l'as signée ?

– Parce que je faisais un bourré¹ avec les frères Figorelli. J'ai perdu un peu d'argent dans la cagnotte, mais j'ai payé la semaine suivante. Comment cette créance a fini dans le coffre de Didi Gee, je n'en sais rien.

– Peut-être parce que t'étais complètement défoncé.

1. Jeu de cartes populaire en Louisiane.

– C’est une possibilité. Mais je ne sais pas, je ne me souviens plus, et je m’en fiche.

– “Je ne sais pas” et “je m’en fiche”, ça passe pas, Purcel.

– Il vaudrait mieux que ça passe, parce que tu n’obtiendras rien de plus. Qu’est-ce que Waylon vient faire ici ?

– Il travaille pour moi. Pourquoi tu me poses la question ?

– Il a tué un gosse de quatre ans, voilà pourquoi, répliqua Clete.

– C’était au cours d’un vol à main armée. Et Waylon était la victime du vol, pas le coupable, dit Bix.

– Il a reculé sur un gamin et il a forcé les parents à témoigner que le coupable était un voleur de voiture.

– Ça, c’est nouveau, dit Bix en regardant son ami. C’est quoi, cette histoire d’intimidation des parents, Waylon ?

– Je sèche ! » dit Waylon. C’était un homme à l’osature frêle, avec une poitrine concave, un mince pinceau de moustache rouge et des cheveux qui lui pendaient sur les oreilles, telles des ficelles. Sa chemise n’était pas rentrée dans son pantalon et ses manches étaient boutonnées aux poignets, comme chez un truand des années cinquante. Une chaîne de portefeuille pendait de sa poche arrière. Il alluma une cigarette, les mains en coupe autour de son briquet. « Tu veux que je me casse ?

– Non, reste où tu es, dit Bix. Je suis pas gourmand, Purcel. J’ai vérifié l’état de tes finances. Tu as ici pour à peu près cinquante mille dollars de capital. Comme je sais que tu n’as pas de liquide, tu peux emprunter sur le capital et me donner le chèque. Débrouille-toi comme tu peux, mais je veux que tu me

files trente mille. Et je les veux dans les sept jours qui viennent. Essaie pas de m'entuber, mec.

– Je vais demander une patente rétroactive sur la bagnole, mais ça ne veut pas dire que je l'obtiendrai.

– Je peux me servir de tes toilettes ? demanda Waylon.

– Elles sont cassées.

– Il y a une nana dedans ? » dit Waylon.

Clete fit un pas en avant, forçant ses deux visiteurs à reculer sur le perron. Une fanfare de cuivres se déclencha dans sa tête. « Écoute-moi bien, espèce de petite merde, dit-il. Si jamais tu refous les pieds ici, je te mets en pièces. Et ce n'est pas une métaphore. Je t'arracherai les bras et les jambes, et je te les fourrerai dans le cul. Tu veux jouer au plus malin ? J'espère que tu vas le faire, et je t'explose la gueule tout de suite. »

Waylon tira une longue bouffée de sa cigarette, exhalant lentement la fumée, comme des boules de coton montant de sa bouche. Il laissa tomber sa cigarette sur le perron, l'écrasa sous son talon et jeta à Bix Golightly un coup d'œil contemplatif. « Je serai à l'épicerie vietnamienne, dit-il.

– Non, on va régler ça, dit Bix. On parle pas comme ça à mes employés, Purcel. En plus, on a un tas de choses en commun. Tu savais qu'on baisait la même nana, celle avec les nibards de compétition ?

– Ce type est un connard et un tricheur, Bix, dit Waylon. Pourquoi tu perds ton temps à lui parler ? Tu sais comment ça va se terminer. » Il descendit l'escalier, aussi indifférent à son employeur qu'à la menace de Clete. Arrivé en bas des marches, il marqua une pause. Le vent soufflant à travers le vestibule de briques gonflait ses manches. Il leva les yeux sur Clete. « Et ce gamin qui s'est fait écraser par une

bagnole ? C'était un mongolien. À quatre ans il portait encore des couches. La seule raison pour laquelle ses parents le gardaient avec eux, c'était l'aide que l'État leur filait. En plus, il avait rien à faire dans l'allée où il jouait, tout ça parce que ses parents le surveillaient pas. Si tu veux mon avis, il est mieux là où il est. »

Avant que Clete ait pu répondre, Bix Golightly avait fait un pas vers lui, bloquant l'entrée, son odeur corporelle et celle, astringente, de son déodorant montant au visage de Clete. « Tu peux lire mon encre ? dit-il.

– Quoi, ton encre ?

– Dis-moi ce qu'elle veut dire.

– Les larmes signifient que tu as descendu trois types pour la Fraternité aryenne. L'étoile rouge sur ta carotide prévient les ambitieux de ne pas te rater. Tu es un trou ambulante pour toutes les bites du pénitencier.

– Tu te prends pour un dur parce que t'as avalé quelques balles sur le bayou ? On est "dur" quand on n'a rien à perdre, et qu'on se fiche d'aller en enfer. T'es dur à ce point, Purcel ?

– Je ne te suis pas.

– Je vais envoyer un expert pour estimer ta propriété. Là, t'as une petite chance. La laisse pas échapper.

– Ne te mouche pas trop fort, Bix. J'ai l'impression que ta cervelle commence à couler. »

Bix prit dans la poche de sa chemise un morceau de papier quadrillé plié qu'il tendit à Clete. « Vérifie l'adresse, et dis-moi si je me suis pas trompé. »

Quand Clete déplia le morceau de papier et fixa les lettres et les chiffres griffonnés dessus, il eut un frisson. « Et si je t'enfonçais ça dans la gorge ?

– Ouais, tu peux le faire, à condition que tu te fiches que Waylon sache où vivent ta sœur et ta nièce. Apparemment, t'es en train de préparer un gombo. Passe une bonne soirée. J'adore ce quartier. J'ai toujours voulu vivre là. Te coince pas la queue dans une douille. »